

3. À propos de certaines objections

Je vais t'en formuler trois : celles qui reviennent le plus souvent et que tu as peut-être à l'esprit.

- La 1^{ère} : Prouvez-moi l'Absolu (Dieu).**

- La 2^{ème} : Si on ne peut prouver l'Absolu (Dieu),
on ne peut l'affirmer.**

- La 3^{ème} : On s'imagine un Absolu (un Dieu),
car on a besoin de se sécuriser.**

A. Première objection : Prouvez-moi Dieu

C'est un peu facile de tenir des raisonnements pareils. Mais dans le domaine des sciences, quand on avance quelque chose, on peut éventuellement le prouver. Tandis qu'ici ? Bonne chance... Comme me le disait un jour un jeune : « *Mais monsieur, l'Absolu (Dieu), c'est débile ! On ne l'a jamais vu et on ne le verra jamais.* »

C'est une première objection, peut-être la plus fréquente : *Prouvez-moi que l'Absolu existe et je l'admettrai*, que ce soit un Absolu indéterminé, un Être absolu, voire un Dieu.

À ce sujet, je serai très net ! *Prouver l'Absolu (Dieu) est tout simplement absurde !*

En effet, prouver, comme nous l'entendons aujourd'hui, c'est pouvoir observer d'une façon ou d'une autre. Dans notre mentalité, *une chose n'est prouvée que si nous pouvons l'appréhender dans le champ de nos sens. Or celui-ci a ses limites.* Tu sais sans doute que le champ visuel de certains animaux, l'abeille par exemple, est différent du nôtre. De même, le sens auditif du chien est plus étendu, puisqu'il entend des sons auxquels nous sommes insensibles : les ultrasons.

Tu constates donc que *déjà dans le domaine du « tangible », des choses qui existent échappent à nos sens limités*, même s'il est vrai que nous pouvons repousser certaines de nos limites grâce à des instruments perfectionnés.

De plus, cet Absolu, s'il existe, est nécessairement aux antipodes de ce qui est relatif et donc limité. S'il existe, il est sans limite, sans contrainte, « illimité ». Sinon il ce ne serait pas un « Absolu ».

Du fait même de ce qui le définit, l'Absolu est nécessairement au-delà des limites. Comment nos sens limités pourraient-ils alors appréhender et « détenir » ce (ou Celui) qui, par définition, « échappe » à toute limite ?

Par la réflexion, nous sommes capables d'entrevoir qu'il peut y avoir un Absolu (Dieu), mais celui-ci échappe à toutes nos tentatives de vérification à l'aide de nos sens (1). Ceux-ci sont déjà tellement limités dans leur capacité à atteindre les éléments de notre monde !

Tout ceci me rappelle une petite histoire. Elle est attribuée à saint Augustin. Je ne sais plus trop si c'est en rêve ou dans la réalité, mais un jour il rencontra un petit garçon sur le bord de la plage. Celui-ci avait fait un trou. Il courait à la mer chercher de l'eau et il revenait la mettre dans celui-ci. Comme il faisait cela depuis un certain temps, saint Augustin lui demanda ce qu'il faisait. Le garçon lui dit alors son intention de mettre la mer dans son petit trou.

Je crois que cette histoire, qui est en fait beaucoup plus riche que ce que j'en reprends ici, peut servir à illustrer une certaine sottise humaine. Car n'est-il pas vain et sot de vouloir prouver l'Absolu (Dieu) ? Comment peut-on croire qu'on puisse le saisir, le capturer et le détenir dans les limites de nos sens ? Il serait bien « petit » ce « dieu » que l'homme pourrait ainsi « circonscrire ».

<p>Prouver l'Absolu (Dieu) relève de l'absurde ! Cela reviendrait à « saisir », à circonscrire dans nos limites, ce (ou Celui) qui par définition est au-delà de celles-ci.</p>

À ce qui vient d'être dit, j'ajoute déjà que toutes nos paroles, toutes nos réflexions sur l'Absolu (Dieu) sont loin de pouvoir le dire parfaitement. Tous nos propos ne sont que le produit de l'être limité que nous sommes. Tout discours le concernant, qu'il soit pédagogique et simplifié comme le mien, ou audacieux et inspiré, sera toujours en deçà de ce que l'Absolu (Dieu) peut être. Il est nécessairement au-delà de tous les dires. Mais ce n'est pas pour autant que l'on ne peut rien en dire. J'y reviendrai.

¹ Même si c'est aussi à partir de notre dimension sensorielle et avec notre intelligence que nous pouvons nous y ouvrir.

***B. Deuxième objection :
Si on ne peut prouver Dieu,
on ne peut l'affirmer***

Sur base de ce qui précède, n'est-il pas alors insensé de poser l'existence d'un Absolu (d'un Dieu) qu'on ne peut même pas prouver ? Ne vaut-il pas mieux ne plus y penser ?

Cette objection fonde la position de la plupart de nos contemporains. Ils estiment qu'il ne sert à rien d'encore réfléchir là-dessus. Et voilà court-circuité tout raisonnement possible à son sujet !

Pour se dégager d'une telle impasse, il est important de s'ouvrir aux possibilités de la réflexion.

Déjà au niveau scientifique, nous acceptons de poser des choses comme ayant une réalité, même si on ne peut les vérifier au moment où on les pose. Si on procède ainsi, c'est notamment pour mieux comprendre l'ensemble des choses qui nous entourent.

Je te donne un premier exemple. *Au siècle dernier, on se rendait compte qu'il y avait une anomalie, quelque chose d'inexplicable dans le mouvement de la planète Uranus. En raisonnant à partir des éléments connus de notre système solaire, on a dû poser l'existence d'une planète supplémentaire pour pouvoir mieux comprendre le mouvement d'Uranus. C'est ainsi qu'on a « découvert » l'existence de Neptune. Mais on ne parvenait pas à voir cette planète à l'époque. Quelques temps plus tard, en utilisant*

des télescopes plus puissants, on a pu l'observer et ainsi prouver son existence. *On a donc posé l'existence de cette planète avant de pouvoir l'appréhender avec nos sens.*

Quand on accepte l'existence d'un élément qu'on ne peut observer, au moment où on y consent, on « postule ». Postuler, c'est admettre que quelque chose « est », sans pouvoir le prouver scientifiquement par une observation directe.

On a donc « postulé » cette réalité – Neptune – pour avoir une compréhension plus unifiée du système solaire.

Je te donne un autre exemple. Il concerne le tableau périodique établi par D. Mendéléev. *Voulant établir une classification des éléments chimiques connus à l'époque, le savant dut constater qu'il y avait des « trous » dans son tableau : les fameuses cases vides. Si son raisonnement était digne de foi (2), sa réflexion sur les éléments chimiques connus ouvrait sur d'autres, inconnus jusqu'alors. Le raisonnement invitait donc à « postuler » l'existence d'autres éléments chimiques. Ayant foi en son raisonnement, ce qui lui permit d'ailleurs de saisir tous les éléments connus dans un système unifié, il laissa des cases blanches dans son tableau. Ce n'est que par la suite qu'on découvrit ces éléments encore inconnus. Leur existence n'a donc été confirmée qu'ultérieurement.*

À travers ces deux exemples, tu peux au moins remarquer ceci. *En réfléchissant sur les éléments – les indices – que nous avons ET en nous «fiant» au raisonnement élaboré à partir de ceux-ci, nous pouvons effectuer un « saut » qui consiste à « postuler » des réalités inconnues.*

Cette façon de procéder nous permet souvent d'avoir une compréhension plus unifiée des choses que nous connaissons.

**

Revenons maintenant à l'homme et à ses goûts les plus profonds. Pourquoi ces goûts d'amour, de justice... ? Comment se fait-il que dans toutes les cultures, dans toutes les langues, il y ait des mots qui évoquent ce qui est absolu, divin, qu'il y ait tant de termes avec une connotation absolue, ainsi les mots « parfait », « total », « pleinement », « Bonheur », « Justice », « Vérité », « Amour »... On aime à dire que l'homme a divinisé le ciel. Mais

² Je souligne quelque chose de fondamental qui va revenir fréquemment : il y a souvent un acte « de foi » au cœur de la réflexion que l'on mène, même dans le domaine scientifique.

où a-t-il pris l'idée du divin pour l'appliquer au ciel ? Pourquoi cette entreprise de divinisation, que ce soit du ciel ou de toute autre chose ? Comment l'homme peut-il désirer et penser un Absolu, un Dieu, alors que rien d'absolu, de divin, ne s'offre directement à lui dans le champ de sa sensibilité ? Comment pouvons-nous l'évoquer alors que nous ne pouvons penser qu'à partir de ce qui est ?

Tu as là des indices de « quelque chose » d'inexplicable à partir de ce qui nous entoure. Tu as là des « anomalies apparentes » dignes de considération. Ces indices t'invitent à aller plus loin, en ayant foi dans le fait qu'ils ne sont compréhensibles que si tu postules une réalité qui en est l'origine. Cette réalité, nous la nommons « l'Absolu ». Alors seulement, tu peux avoir une compréhension plus unifiée de l'homme, car elle intègre l'origine de ce goût d'absolu.

**

Certains, j'en ai été témoin, réagissent au quart de tour à ce que je viens de te dire, avec des réflexions du genre : « Stop ! Je vous vois venir. Ce qu'on accepte de faire en science, il faudrait pouvoir le faire ici. Vous faites un amalgame entre la démarche scientifique et la démarche de type philosophique. »

*Remarquons d'abord que dans la démarche scientifique, on accepte de fonctionner avec des « modèles ». Ceux-ci sont sensés suggérer une certaine réalité sans qu'on sache exactement en quoi elle consiste (3). Prenons un cas très classique : le modèle de l'électron. À partir des effets indirects observés, on a accepté de l'établir. Si nous l'avons mis en place, c'est bien parce que nous estimons qu'il y a suffisamment d'indices pour considérer qu'à ce modèle correspond une certaine réalité. Son acceptation suggère donc qu'on s'ouvre à la présence de « quelque chose », même si cela n'est pas vérifiable pour le moment. *Le fait qu'on ne puisse appréhender la « chose » qu'à partir des effets indirects, ce qui est le cas pour l'électron, ne nous fait pas écarter son existence, en objectant qu'elle n'est pas prouvée. Serait-il « raisonnable » d'agir de la sorte quand les indices sont là ? Si on dispose de**

³ Le modèle exprime ce que nous pensons d'une réalité. Il en est une approche, qui est fonction de notre savoir mais aussi de notre ignorance. Il est donc toujours une approximation de ce que peut être le réel. Il devra parfois être fondamentalement modifié, voire abandonné pour un autre. Nous verrons qu'il peut en être de même sur le plan métaphysique : l'apport de nouvelles données nous obligera à corriger certaines conceptions premières que nous avons de l'Absolu et qui sont encore le fruit de notre ignorance à son sujet.

suffisamment de signes, on ne déclare pas qu'il n'y a rien. On admet de s'ouvrir à ce « quelque chose » suggéré par les indices.

D'autre part, il est évident qu'avec la réflexion dans laquelle nous sommes engagés, nous évoluons sur un plan qui « dépasse » la dimension physique. Nous sommes dans un raisonnement « métaphysique ». Ce terme « métaphysique » comprend le préfixe grec « méta » qui peut être traduit par « au-delà », mais aussi par « avec ». Le discours métaphysique s'appuie donc sur le physique, mais pour tenter de s'élever au-delà de celui-ci. Cependant, qu'on se situe sur le plan scientifique ou sur le plan métaphysique, on retrouve une démarche semblable dans le fonctionnement de l'intelligence. Dans les deux cas, nous partons de ce que nous expérimentons dans notre quotidien. C'est sur cette base que nous cogitons en établissant des liens (4).

Sur le plan scientifique, on a admis que les anomalies dans le mouvement de la planète Uranus puissent suggérer une réalité qui en soit l'origine explicative. De même, les éléments connus par Mendéléév étaient des indicateurs de la présence d'autres éléments. C'est en « se fiant », en ayant foi en la valeur de la réflexion sur ce que l'on connaissait que l'on a pu faire le « saut » de s'ouvrir à des réalités insoupçonnées jusqu'alors.

Sur le plan « métaphysique », tu peux également fonctionner à partir des indices que tu possèdes et t'ouvrir à ce qu'ils suggèrent. « Ayant foi » dans la réflexion menée à partir de ceux-ci, tu peux aussi faire le « saut » et déboucher sur une « réalité » explicative : en la postulant.

Ainsi, bien que nous soyons sur un plan où on ne pourra jamais vérifier à la façon des sciences, tu es invité(e) à considérer, mais analogiquement, que les indices, tels le goût d'amour, de justice, de vérité, ... sont les signes d'une réalité qui les suscite, à savoir, l'Absolu (Dieu). En acceptant ce « saut », tu peux t'ouvrir sur l'origine de notre goût d'absolu et avoir une compréhension plus globale de l'être humain.

Mais la logique du raisonnement métaphysique ne semble pas nous contraindre de la même façon que la réflexion scientifique, qui paraît souvent convaincante – même sans preuve–. Toutefois, ne pas accepter les implications auxquelles ouvre la réflexion métaphysique empêche une compréhension plus unifiée de ce que nous sommes.

⁴ L'intelligence consiste justement à « établir des liens », et non à les refuser a priori.

La connaissance ne devient féconde que si nous acceptons de raisonner avec les « indices » que nous possédons, et si nous respectons ce à quoi ils ouvrent.

C'est vrai dans le domaine des sciences et c'est également vrai sur le plan métaphysique : il n'est pas absurde de postuler.

Sur base des indices qui expriment notre goût d'absolu au cœur de nos évènements quotidiens, nous pouvons postuler l'existence d'une « réalité explicative ». Ces indices nous permettent d'affirmer qu'il n'est pas contradictoire (5) de poser l'existence de l'Absolu, même si nous sommes et resterons toujours incapables de le prouver. C'est la seule possibilité rationnelle de saisir l'ensemble de ce que nous vivons.

Si tu refuses d'agir de la sorte, tu t'interdis toute compréhension vérifiable de ce qu'il y a au plus profond en toi.

Nombreux sont ceux qui refusent de s'ouvrir à une telle possibilité. Rien ne pouvant être vérifié, ils prétextent que cette « réalité » n'est qu'une simple élucubration de notre pensée.

Si nous, nous consentons à poser « l'Absolu » comme l'explication ultime de ce que nous sommes fondamentalement, c'est parce que nous nous estimons obligés de respecter ce que nous manifeste la raison. Quand, en sciences, on a suffisamment d'indices pour entrevoir une réalité jusqu'ici ignorée, on ne refuse pas d'évoquer ce qui doit l'être, sous forme d'un modèle, ou en recherchant plus activement ce que supposent les éléments que l'on possède. Alors, pourquoi s'interdire d'agir de la sorte ici ? Pourquoi écarter ce qui peut nous ouvrir à l'origine de ce qui est au plus profond de nous ? Parce qu'ici on ne peut prouver ? Les indices ne renverraient-ils à une cause, à une « réalité explicative », que lorsque l'homme peut éventuellement maîtriser ce qu'il avance ? Est-ce parce que je ne puis vérifier, et donc maîtriser, que je puis éviter, voire éliminer ce que me suggère la réflexion ? Suis-je cohérent en ne me soumettant pas à ce que m'inspire un raisonnement ? En termes d'honnêteté intellectuelle, ai-je le droit d'éviter ce à quoi l'intelligence m'ouvre ? Si je persiste dans l'évitement, n'ai-je pas au moins à m'interroger sur mon comportement ?

Posons-nous au moins la question de savoir pourquoi on accepte si facilement de postuler dans le domaine scientifique tandis qu'on refuse ce type de démarche sur le plan métaphysique. En science, on accepte de jeter

⁵ C'est ce qu'on appelle le principe de « non contradiction ».

des ponts au-delà des données sûres que nous possédons. On conçoit que, sans ces jetées, on ne pourrait progresser valablement dans la connaissance, même si on ne sait pas exactement quand on prouvera ce que l'on avance. Pourquoi s'interdit-on de fonctionner de façon analogue ici, d'ouvrir des chemins dans le domaine métaphysique ?

Il me semble qu'on peut déceler au moins deux causes à cette hostilité parfois virulente.

La première, c'est qu'au cœur de la démarche scientifique, nous gardons l'espoir de pouvoir éventuellement « maîtriser » ce que nous avançons, en prouvant un jour ce que le raisonnement a « pré-établi ».

La seconde, c'est que nous sommes moins directement concernés par l'existence d'une planète supplémentaire, d'un élément chimique nouveau, que par une réalité telle que celle abordée ici : « Un Absolu ». Il y a sans doute, chez certains d'entre nous, le désir secret, parfois avoué, de pouvoir écarter ce que soulève une certaine réflexion métaphysique, pour de ne pas devoir être interrogé par elle, pour de ne pas avoir à se laisser entraîner dans des vues que l'on ne pourrait plus contrôler. Car certains pressentent très bien qu'ils ne seront plus les « maîtres » de ce que nous sommes invités à postuler : parce que l'Absolu, du fait de ce qu'il est, échappera nécessairement à toute maîtrise. De plus, celui qui est un peu subtil entrevoit ce qui se profile en arrière de la réflexion que nous poursuivons. S'il accepte « Un Absolu », il risque d'être entraîné dans une étape ultérieure dont il ne voudra rien entendre : que cet Absolu puisse être autre chose qu'un concept, et pire, qu'il puisse être « Dieu ». Une telle réflexion, qui ouvre sur un lien entre mon goût d'absolu et un « Absolu », pourrait alors devenir très dérangeante. Car s'il y a un Absolu, et que celui-ci puisse éventuellement être « Dieu », je risque d'être mis en question. Il y aurait alors un lien effectif entre « Lui » et moi qui suis animé de ce goût d'absolu, de ce goût de divin ? Serais-je alors dépendant de Lui ? Ne serais-je donc pas le « maître » de moi-même ? C'est pour ne pas être bousculé par de telles questions que certains préfèrent couper court à toute discussion. D'autres sont prêts à toutes les finesses du raisonnement pour les esquiver.

Ainsi, quelques-uns affirment alors que nous préférons poser l'Absolu, quitte à nous tromper, plutôt que de vivre l'incertitude en n'ayant pas de réponse sûre.

Quand tu sais que ces propos sont tenus par ceux-là même qui s'accrochent aux seules explications scientifiques, qui rejettent toute réflexion ouvrant à une connaissance autre que celle que l'homme peut éven-

tuellement « maîtriser » (6), tu auras compris qu'ils manifestent leur propre incapacité à vivre l'incertitude, ne s'accrochant qu'à ce qui est communément certifié par l'homme d'aujourd'hui (7).

Si tu me suis, tu verras qu'accepter l'Absolu c'est entrer dans un chemin d'incertitude qui bousculera nécessairement ta façon de penser et de vivre. Mais en prenant ce chemin, tu pourras vivre tout autrement. Si tu poursuis la route où nous nous sommes engagés, tu pourras découvrir l'horizon que je ne fais que t'esquisser pour le moment.

Affirmant qu'il faut être ouvert à toutes les possibilités, certains rétorquent encore qu'ils acceptent de vivre l'incertitude puisqu'ils envisagent même d'admettre l'existence de cet Absolu. Cependant, ne se sentant nullement forcés d'approfondir la question, ils relèguent l'Absolu au rang des autres éléments qui constituent notre monde. Ils le considèrent comme une réalité parmi d'autres et estiment pouvoir s'en passer, ce qui, dans les faits, revient à vivre sans se laisser interroger. S'ils ne sont plus ouverts à ce que peut susciter une telle réalité, n'ont-ils pas déjà « tranché » ? Leur attitude n'est-elle pas en ce cas une autre façon plus subtile d'envoyer aux oubliettes ce qu'ils ne maîtrisent pas et qui les gêne ?

Il semble que la plupart préfèrent avoir la maîtrise sur ce qui les entoure, quitte à s'aveugler plus ou moins consciemment, plutôt que d'accéder à une dimension qui les dérange. Ce goût de « maîtrise » ne traduit-il pas, en définitive, un goût de puissance, et même de « toute-puissance » et donc un goût d'absolu, que l'on tente de réaliser, en éliminant celui qui gêne : l'Absolu (Dieu). Comme quoi : « Chassez le naturel, et il revient au galop ».

Accepter une instance autre que l'humain, l'Absolu, cheminer jusqu'à la reconnaître comme une autre liberté, comme étant Dieu (8), est de l'ordre d'un acte libre. Je peux donc le refuser. Je peux faire le choix de préférer mes ténèbres dans lesquelles je reste le maître de ce

⁶ Comme c'est le cas avec notre réflexion métaphysique : car nous ne pouvons « avoir barre » sur l'Absolu que nous posons.

⁷ Même si c'est parfois très incertain, voire faux ! Ce qui est admis aujourd'hui peut s'avérer erroné pour la génération suivante. Les exemples abondent dans bien des domaines : certaines convictions ne reposent que sur peu d'éléments tangibles – et certainement pas sur le principe de « non contradiction »—. Ces croyances ne nous apparaissent cependant pas incertaines, parce qu'elles relèvent de l'opinion commune. De ce fait, elles peuvent même donner l'illusion d'une certitude.

⁸ Nous allons y venir.

que je suis, plutôt que d'accepter cet « Autre » qui se propose à mon intelligence et à ma volonté.

L'accueil de ce mystère relève donc de notre possibilité à postuler, mais surtout de notre volonté à réagir conformément aux suggestions de la raison.

C. Troisième objection : On s'invente un Dieu, car on a besoin de se sécuriser

Postuler sans pouvoir prouver ! Voilà ce à quoi nous en sommes réduits avec l'Absolu, Dieu. La belle affaire, pourra-t-on alors s'exclamer. Tout cela c'est du « blabla » pour nous voiler nos angoisses, notamment celle que nous éprouvons face à notre mort prochaine. Nous avons « besoin » de réponses, à n'importe quel prix ! C'est un besoin chez l'homme de chercher à se sécuriser. Pour ce faire, il est prêt à se rattacher à un divin s'il le faut. N'est-ce pas saint Augustin qui affirmait que notre cœur est « inquiet » jusqu'à ce qu'il trouve en Dieu le repos ? C'est là le problème ! Notre inquiétude nous fait croire en n'importe quoi. L'homme « croit » qu'à ses goûts d'amour, de justice, de vérité, il existe une réalité correspondante qui peut les satisfaire. Il croit qu'il y a « un Être absolu », « un Dieu » capable de le tranquilliser.

L'homme s'invente un « Être absolu », qu'il nomme « Dieu » ou autrement, parce qu'il en a besoin pour être sécurisé. Il est important de ne pas escamoter une telle objection. Elle fait partie de notre « environnement ».

Je vais l'aborder en deux temps. Il va falloir t'accrocher car le développement sera un peu plus long.

— Dans un premier temps, je vais te montrer que dans le courant de son évolution, l'homme, cherche de fait à se sécuriser grâce à des

croyances : les uns en se tournant vers Dieu, les autres en recherchant d'autres « choses » dont ils espèrent une sécurisation plénière (9).

— Dans un second temps, j'aborderai le terme qu'on utilise spontanément dans cette objection et qui touche au « besoin » d'un Dieu pour se sécuriser. Je te montrerai que ce besoin suggère davantage Dieu qu'il ne l'élimine.

a) « *Se sécuriser* » à travers des croyances

Tout un courant de la psychologie a montré que l'homme est à la recherche d'une sécurisation plénière. C'est inscrit au cœur de son être. Sigmund Freud, l'un des pères de la psychologie moderne, a très bien mis ce fait en évidence. Il me semble nécessaire de t'en dire quelques mots.

Un psychanalyste de langue allemande, Wilfried Daim, reprend le point de vue freudien (10). Il nous explique comment, dès la naissance, tu vis ce besoin de trouver – de retrouver– « quelque chose » qui puisse te sécuriser pleinement.

Le point de départ de ton existence, ce fut le ventre maternel. Même si ce n'est pas prouvé et qu'il pourrait y avoir des exceptions, il semble que ce lieu soit en quelque sorte idyllique : tout y serait donné et nous n'aurions que peu ou pas d'efforts à fournir.

Mais à la naissance, tu as été expulsé(e) du ventre maternel. Quittant la sécurité, la chaleur, l'insouciance et la satisfaction permanente de tes besoins, tu as vécu un traumatisme. Ton intimité paisible s'est muée en

⁹ Je vais également utiliser l'expression : « en *investissant* d'autres choses dont ils espèrent une sécurisation plénière ». J'utilise ce mot « investir » dans son sens psychologique : « investir », dans le sens de « revêtir » quelque chose ou quelqu'un d'un pouvoir que l'on croit réel mais qui peut être purement fantasmatique ; ainsi, par exemple, lorsque l'on croit que l'être aimé va pouvoir me satisfaire pleinement, *on l'investit* d'un pouvoir qu'il n'a pas – nous y reviendrons–.

¹⁰ W. Daim, *Transvaluation de la Psychanalyse*.

L'homme et l'Absolu, Ed. Albin Michel, Paris, 1956, p. 175 -262 ; 323-330.

« inquiétude » (11). Selon Freud, ce traumatisme originel est la toile de fond qui t'accompagne tout au long de ton existence. Depuis sa naissance, chaque être humain cherche à vivre un état qui lui « redonnerait » le bien-être originel perdu.

Quand tu étais encore à l'état fœtal, tu vivais donc une fusion intime avec le corps de ta mère. Hormis quelques circonstances exceptionnelles, tu y vivais une sorte de plénitude.

Conceptualisant ce constat, Wilfried Daim affirme que *ta « sphère d'absolu » résidait dans cet état. Avec la naissance, tu as vécu – inconsciemment bien sûr– l'effondrement de cet état, de cet « absolu » qui ne l'était pas. Ce fut l'effondrement de ta première idole* (12).

Toujours aussi inconsciemment, *tu as alors recherché une nouvelle source de quiétude. Comme tout nourrisson, à ce moment de ton existence le sein maternel représentait la chose la plus importante pour toi. Tu l'as alors érigé en un « absolu » que tu as vécu comme ce qui pouvait te donner une satisfaction totale.*

Peu à peu, du sein maternel, convoité absolument, ton désir s'est ouvert à l'ensemble de la personne. Pour différentes raisons sur lesquelles je ne m'attarde pas ici, tu as vécu une sorte de « travelling arrière », passant du sein – ce qui correspondrait au gros plan en cinématographie– à l'ensemble de la personne. C'est « toute » la personne du parent, ta mère, ton père, voire un substitut parental, qui a été investie de la sorte, qui a été érigée en « absolu ». Tu as attribué un caractère « total » à certaines personnes de ton entourage, les considérant comme celles qui pouvaient « tout » pour toi.

Il est intéressant d'écouter des enfants parler de leur père ou de leur mère. Leurs propos montrent que papa et maman peuvent tout faire. À cet âge, la personne adulte est vue comme « toute-puissante ».

Comme tout enfant de cet âge, tu recherchais dans certains adultes quelque chose d'infini, d'illimité. Jusqu'au jour où tu as pris conscience des limites des personnes en question. Tu as découvert le caractère relatif de chaque parent, de chaque personne. Il t'est apparu que les personnes que tu côtoies ne sont pas « toutes-puissantes ». Tu es ainsi entré(e) dans un processus de relativisation de l'humain et de tout ce qui l'entoure.

¹¹ De « quies », mot latin qui signifie « repos ». « In-quiétude » : pas de-quiétude, plus de repos.

¹² L'idole, c'est ce qui est érigé en absolu, sans en avoir les caractéristiques : c'est donc un « faux absolu ». C'est un « faux dieu » : quelque chose ou quelqu'un que l'on investit comme ce qui va donner la plénitude, mais qui ne le peut pas.

C'est ici que, selon Freud, s'enracine et se développe l'attitude religieuse. Ne pouvant accepter un tel constat, l'homme se tourne alors vers le « ciel » où il espère trouver quelque chose qui soit « absolu », qui puisse lui donner cette plénitude originelle perdue. Ne le trouvant pas en ce monde, il projette – il jette en avant– son désir sur un être « en dehors de l'homme », sur un être « hors du monde », qu'il appelle « Dieu ». *Le comportement religieux, la relation à un « Dieu », serait la conséquence d'une humanité qui ne peut accepter la relativisation de toute chose. C'est ainsi qu'elle met en place « un Dieu » qui pourra lui redonner la quiétude originelle perdue.*

Sigmund Freud croyait pouvoir se libérer et délivrer les hommes de l'attitude religieuse qu'il estimait être une phase encore infantile du développement humain. *À la suite de Freud, de nombreux contemporains considèrent les croyances religieuses comme des réactions puériles.* Ils affirment que le véritable adulte peut s'en passer. L'adulte, ce serait donc celui qui accepte de ne plus rechercher un objet « absolu », Dieu ou autre chose, pour retrouver la plénitude. Être adulte, c'est travailler à dépasser ce stade immature.

C'est ce que beaucoup croient, affirmant parfois haut et fort : « Moi, je n'ai pas besoin d'un Dieu pour me sécuriser. Je suis au-delà d'un tel comportement. »

Dans son œuvre, Wilfried Daim, nous montre plutôt l'inverse. Selon lui, tout homme, qu'il le veuille ou non, est dans cette dynamique d'ériger nécessairement quelque chose ou quelqu'un en « absolu ». Tout être humain croit, parfois malgré lui, qu'un objet ou un être peut le combler, lui donner de trouver cette quiétude fondamentale à laquelle il aspire. La plupart s'en défendront et Freud aurait peut-être été le premier à refuser l'affirmation de Wilfried Daim.

À travers une analyse très pertinente que je ne reprends pas ici, Wilfried Daim montre cependant que *Freud lui-même n'a pas échappé à cette façon de vivre. Il a également érigé « quelque chose » en absolu, la Science* (13). Il l'a investie d'une façon démesurée, lui attribuant un caractère « absolu » – lui donnant donc un statut qu'elle n'a pas–. En cela, il exprima la mentalité de son époque : la science allait remplacer la religion et nous apporter toutes les réponses. Il est pourtant évident que si la science permet de grands progrès, elle n'est cependant pas « La réponse » à tout ce que recherche l'homme. Cette démarche a ses limites ; elle n'est qu'un

¹³ *Ibid.*, p. 19-25 ; 333-336.

« outil » produit par un humain lui-même limité. Voilà donc Freud pris en flagrant délit d'attribuer un caractère « absolu » à quelque chose. *À l'instar de tous les hommes, Freud lui-même, qui avait cru pouvoir prendre ses distances avec cette façon infantile de procéder, resta pris dans la même dynamique* (14). Car, selon Wilfried Daim, *l'homme a « besoin d'un absolu », « d'un divin », même à son insu : Dieu, la science ou n'importe quoi d'autre.*

Si tu examines les comportements de nos contemporains qui pensent pouvoir se passer d'un absolu, tu constateras assez vite que W. Daim a raison. Comment vivent-ils leur quotidien ceux qui estiment être au-delà des croyances en un Dieu ou en l'éternité ?

Ils ne veulent pas croire que l'humanité soit destinée à la vie éternelle. Mais, dans le concret de leur existence, ils sont nombreux ceux qui aspirent à une jeunesse sans fin. Regarde autour de toi ! On cherche tous les moyens possibles pour se convaincre qu'on ne vieillit pas, qu'on est jeune et qu'on le restera. On dissimule le vieillissement à coup de crèmes et de silicones pour les parties du corps qui s'effondrent. Ces comportements ne manifestent-ils pas le désir d'échapper à la finitude et à la fin prochaine ? Toutes ces attitudes nous entretiennent dans l'illusion d'échapper au temps. Jusqu'au jour où, devant notre miroir, nous ne pouvons plus nous cacher la réalité. On aimerait bien une jeunesse indéfiniment prolongée – on n'ose pas dire « infiniment »—, une vie qui ait un caractère « absolu ».

La publicité nous entretient aussi dans le fait que vivre des états absolus, plonger dans la plénitude est possible ici et maintenant. Consommez tel produit et vous serez au paradis. Entrez dans telle agence de voyages, achetez des billets de loterie, que sais-je ? « Il a gagné trente-huit millions ! C'est absolument tout ! » déclarait une publicité de loterie : avec une telle somme, tu pourrais donc acquérir un état de vie où tu vivrais quelque chose de l'ordre de l'absolu.

Notre monde, qui a rejeté le divin, réveille sans cesse nos aspirations profondes, nos désirs d'absolu. Écoute les chansons sentimentales, produites et diffusées en quantité industrielle. Elles manifestent notre désir de vivre un amour parfait. Malheureusement l'amour nous y est souvent présenté

¹⁴ Pour illustrer, voici ce qu'il écrit à Fliess: « Un homme comme moi ne peut vivre sans dada, sans une passion ardente, sans tyran. Ce tyran, je l'ai trouvé et je lui suis asservi corps et âme. Il s'appelle psychologie (souligné par nous) et j'en ai toujours fait mon but lointain et le plus attirant... » (Pierre Babin, *Sigmund Freud, « Un tragique à l'âge de la science »*, Découvertes, Gallimard, 1990, p. 48).

d'une façon réductrice, édulcorée et dangereuse comme un miroir aux alouettes.

Dans ce monde où Dieu a été éliminé, on investit souvent le conjoint que l'on espère rencontrer ou avec lequel on vit, de la capacité chimérique de nous offrir une quiétude digne de celle des origines, c'est-à-dire de « tout » nous donner. Et voilà l'être aimé élevé au rang d'un « petit dieu », jusqu'au jour où la réalité se charge de nous réveiller.

Certains te diront qu'ils ont dépassé ce stade puéril, mais il est intéressant d'observer que c'est souvent parmi ceux-là que l'on rencontre ces « butineurs » toujours insatisfaits de leurs relations, toujours en quête d'un être plus parfait, toujours à la recherche de ce partenaire qui enfin les comblera, qui leur apportera ce qu'ils ne trouvent jamais.

« Dieu est un pur fantasme » crie-t-on haut et fort... Mais que font-ils ceux qui pensent ainsi ? Ils fantasment aussi. En effet, fantasmer, c'est notamment investir un objet ou une personne que l'on imagine capable de combler tous les manques. Ainsi, pour le nourrisson, le sein maternel est un « objet » dont il attend une satisfaction « totale ». Le sein nourricier est vécu par lui de façon fantasmatique : il en attend une plénitude. Certains adultes n'ont pas dépassé ce stade. Ce n'est pas pour rien que les généreuses poitrines de certaines stars font encore fantasmer bien des adultes. Le nombre de magazines publiés sur ce sujet suffit à nous en convaincre.

Et ceux qui sont un peu plus loin dans leur développement psychique fantasment également. Ils sont légion ceux qui attendent de leur conjoint qu'il les comble pleinement. Ce qui, bien sûr, n'est pas possible ! Mais c'est leur fantasme.

Ces quelques exemples te montrent que les hommes continuent à attribuer un caractère « absolu » à quelque chose ou à quelqu'un, à en attendre une plénitude. Et pourtant aucun « objet » en notre monde n'en est capable, parce que tout en ce monde-ci est limité.

Ces individus se veulent « libérés » de Dieu, mais les voilà pris avec des idoles, des faux dieux. Comme quoi, « Chassez le naturel, il revient au galop ! » Car l'être humain reste marqué, malgré lui, par cette quête de plénitude.

Ces exemples suffisent à te montrer que Wilfried Daim a raison. *Ce mouvement qui consiste à ériger en absolu quelque chose ou quelqu'un dont on attend une satisfaction plénière est de l'ordre du « besoin ». L'homme a « besoin d'un absolu » et il ne peut s'en départir.*

C'est un « besoin » ⁽¹⁵⁾ pour lui de rechercher quelque chose d'une façon absolue, afin de se sécuriser. *Pour les croyants, ce sera Dieu ; pour les autres, un substitut.* Ainsi, ceux qui dénoncent cette dynamique comme un travers chez les croyants sont dans le même mouvement : ils se sécurisent également, mais autrement, même s'ils refusent de le reconnaître.

Il nous reste donc à voir si ce que nous investissons comme « absolu » a réellement ce caractère. Si tu prends le dictionnaire au mot « absolu », tu apprendras qu'une chose est absolue si elle ne comporte aucune restriction ni réserve, si elle existe indépendamment de toute condition ou de tout rapport à autre chose. Une « chose » est donc « absolue » si elle n'est en rien limitée. *Si tu examines tout ce qui nous entoure, qu'y a-t-il qui y soit réellement absolu ? Rien ! Car tout en notre monde a ses limites.*

Nous voilà donc animés d'un « besoin d'absolu » qu'aucune réalité terrestre ne peut satisfaire. La seule issue qui reste est de s'ouvrir à un Absolu – un Dieu – « au-delà » du terrestre.

Même s'il explique l'avènement de la notion de « Dieu » au cœur de l'humanité, le mécanisme freudien n'évacue donc pas le questionnement qui consiste à se demander où nous avons pu puiser une telle idée, puisque rien de ce que nous rencontrons n'a ce caractère absolu, divin. Comment ne pas voir qu'il y a là une question et qu'aucun processus observable ne permet d'en rendre compte !

<p>Tout homme, croyant ou non, recherche quelque chose ou quelqu'un qui ait un caractère « absolu ». Il a ce besoin en lui. Il tente de le satisfaire, même à son insu.</p>

b) Du « besoin » d'un Dieu

Les objecteurs évoquent eux-mêmes le « besoin » d'un Dieu, mais ils prétendent qu'il ne peut être question d'envisager l'existence d'une réalité qui

¹⁵ C'est un « besoin » et non un simple « désir » en ce sens que l'homme ne peut se soustraire à ce mouvement.

y corresponde. Il n'y a pas à concevoir un Dieu comme « réponse » possible à ce besoin d'absolu.

Si tel est le cas, il n'y a alors aucune réalité qui puisse combler ce « besoin » inscrit en l'homme, puisque rien n'est « absolu » en notre monde.

Mais sais-tu ce qui arrive à l'homme qui a un réel « besoin » et qui n'a pas de réalité adéquate pour satisfaire ce besoin ? Penchons-nous quelques instants sur d'autres « besoins » que nous vivons pour voir ce qu'il en est.

Partons d'un besoin physique : tu as besoin de te nourrir. Il y a heureusement des aliments qui existent pour pouvoir combler ce besoin. Mais il faut bien sûr que ceux-ci correspondent à ce dont ton organisme a besoin. Si l'herbe convient parfaitement à la vache, que le bois est un objet approprié pour satisfaire un castor ou un autre rongeur, ce ne sera pas le cas en ce qui te concerne. Si tu manques d'aliments appropriés, ton organisme s'en trouvera nécessairement affecté, et tu pourras même être en danger de mort. *Parce que se nourrir est un « besoin », il te faut des réalités adéquates.*

Il en est de même pour tes besoins affectifs. Tu as dû être accueilli(e), chouchouté(e), dans ton bas âge. Ensuite, tu as dû être guidé(e) dans une relation ferme, mais qui te respecte. Ces besoins – être chouchouté(e), guidé(e)...–, ne peuvent être satisfaits que s'il y a des personnes, ta mère, ton père, ou quelqu'un qui joue ces rôles. *Si tu connais de grands manques, tu peux être gravement perturbé(e).* Regarde autour de toi, et même en toi. Ce qui a été mal vécu laisse « des traces » qui peuvent encore faire mal. *Une « réalité extérieure » adéquate – quelqu'un qui soit pour toi un père, une mère...– est donc nécessaire pour combler tes besoins affectifs du premier âge.*

Mais alors, pourquoi en serait-il autrement pour ce besoin d'un absolu, d'un Dieu ? Car c'est quand même curieux ! *On accepte assez facilement que s'il y a besoin, il faut un « objet adéquat » pour le satisfaire.* Et ici, pour ce besoin d'absolu qui est au plus profond de notre être, on trouve normal d'affirmer, non seulement qu'il n'en faut pas, mais qu'il n'y en a pas. N'est-ce pas un peu court ? *Si un « besoin d'absolu » s'impose à nous, en quelque sorte, ne dois-je pas, au contraire, admettre qu'il existe « quelque chose » capable de le combler ?* Ne viens-tu pas de constater que ne pas disposer d'une réalité correspondant au besoin peut entraîner des déficiences sévères ? Et la carence pour l'homme, en ce cas-ci, provient justement du fait qu'il refuse l'existence d'une réalité adéquate à ce besoin d'absolu, d'un Absolu vraiment absolu. Il recherche alors une autre réalité qui ait ce caractère

d'absolu. Or, rien de semblable n'existe en notre monde. Si tu n'en es pas persuadé(e), reviens sur les exemples qui précèdent.

Si donc il n'y a pas d'Absolu, un « divin adéquat » comme réponse à ce besoin en nous, alors, au regard de ce qu'avance Wilfried Daim, nous sommes condamnés à ériger en « absolu » des choses qui ne le sont pas et qui ne le seront jamais. Et si c'est réellement le cas, l'homme poursuit une chimère. On peut alors vraiment se poser la question du sens de la vie humaine.

<p>Le besoin d'un « absolu » inscrit en l'homme suggère donc l'existence d'une réalité appropriée à ce besoin : un Absolu – un Dieu–.</p>

Tu ne peux que constater en l'homme « le besoin d'un absolu » inscrit au coeur de son existence. Pour les autres besoins, nous acceptons facilement la présence d'une réalité qui puisse les combler. Comment pouvons-nous alors affirmer qu'à ce besoin beaucoup plus profond d'un « absolu », il n'y en ait pas ? Rien ! Sinon un refus pur et simple de nous ouvrir à un « Absolu » qui soit réellement absolu, nécessairement tout autre que tout ce que nous pouvons concevoir, qui échappera toujours à nos désirs de maîtrise, de vérification, de possession.

Bien évidemment, tu n'as pas une « preuve matérielle » de l'existence de Dieu à travers les propos que je viens de te tenir. Mais de nouveau, la réflexion sur ce que nous vivons ouvre sur le « divin » plus qu'elle n'en détourne.

L'objection que nous venons d'aborder assez longuement n'élimine donc pas Dieu. Bien au contraire !

<p>Reprenons l'essentiel de ce que nous venons de traverser en abordant cette troisième objection :</p>

<p>Tout homme recherche quelque chose ou quelqu'un qui puisse avoir un caractère « absolu ». C'est un besoin dont il ne peut se départir.</p>

<p>– Pour le croyant, l'« Absolu », ce sera Dieu.</p>

<p>– Pour l'incroyant, ce sera autre chose : mais reste alors à voir si ce qui est choisi a réellement un caractère « absolu » ; et là, il y a nécessairement « un petit problème », puisque tout en notre monde est limité.</p>

D'autre part, le besoin d'un « absolu » qui est inscrit en l'homme suggère qu'il doit exister une réalité appropriée à ce besoin : un Absolu – un Dieu–.

Ce n'est donc pas parce que l'homme a « besoin d'un Dieu pour se sécuriser » que du coup « Dieu » n'existe pas. C'est même plutôt l'inverse qu'il faudrait conclure !

D. Pour terminer...

Je te reformule l'essentiel de ce que j'ai fait ressortir à travers l'examen des diverses objections.

Il est absurde de vouloir prouver l'Absolu – Dieu–.

Dans différents domaines, tu peux poser des choses qui vont bien au-delà de tes sens. Tu peux agir de la même façon en postulant « l'Absolu » – Dieu–. La réflexion permet de l'accepter, indépendamment du fait qu'on ne puisse le prouver.

Et tu ne peux nier l'existence de Dieu « parce que l'homme en a besoin pour se sécuriser ». Si le besoin est là, il suggère plus son existence que l'inverse.

En prenant le temps de méditer sur ce qui vient d'être dit, tu constateras que *les objections examinées n'éliminent pas « l'Absolu » – Dieu–. Pour te comprendre dans tout ce que tu vis, tu es invité(e) à accueillir cette réalité. Tout ce qui précède peut t'aider à accepter son existence. Ce n'est qu'à cette condition que ton goût pour des états absolus est compréhensible* (16).

¹⁶ Certains aimeraient réduire notre « conscience » – ou notre capacité à entrevoir l'Absolu–, en affirmant que tout cela n'est que le produit de notre système neurochimique. Ainsi cette petite réflexion « assassine » d'un scientifique: « Les opérations sur les objets mentaux, et surtout leurs résultats, seront « perçus » par un *système de surveillance* composé de neurones très divergents, comme ceux du tronc cérébral, et de leurs réentrées. Ces enchaînements et emboîtements, ces « toiles d'araignée », ce système de régu-

« Il y a en l'homme, disait Malraux, quelque chose qui n'est pas lui, et qui le dépasse, mais qui est pourtant en lui, lui-même et bien plus que lui-même » (17).

Arrête-toi, le temps de bien assimiler ce qui précède. Il te sera peut-être nécessaire d'entendre tout ceci une deuxième, voire une troisième fois.

lations fonctionneront *comme un tout*. Doit-on dire que la conscience « émerge » de tout cela? Oui, si l'on prend le mot « émerger » au pied de la lettre, comme lorsqu'on dit que l'iceberg émerge de l'eau. Mais il nous suffit de dire que la conscience est ce système de régulations en fonctionnement. L'homme n'a dès lors plus rien à faire de l' « Esprit », il lui suffit d'être un Homme Neuronal » (J. P. Changeux, *L'homme neuronal*, Fayard, 1983 p. 227.). Les italiques sont de l'auteur. Ce qui est souligné est affirmé tel quel par ce scientifique. Il est évident que ses derniers propos n'ont plus rien de scientifique. Ils sont une prise de position « philosophique » qui dépasse la simple démarche scientifique. Les processus physico-chimiques sont bien sûr nécessaires pour rendre compte de ce que nous vivons. Mais suffisent-ils à expliquer notre possibilité d'être ouvert à nous-mêmes ou à l'Absolu? En ce qui concerne l'ouverture à l'Absolu, ce n'est pas du tout évident, ne fût-ce que parce que notre goût d'absolu, à l'instar des autres goûts, semble nécessiter une réalité extérieure. Si le goût que j'ai pour une pomme n'est possible qu'à cause de mon système neurochimique, encore faut-il qu'elle soit là pour susciter le goût en moi. Si je n'avais jamais rencontré de pomme, comment pourrais-je en avoir le goût, même si mon système neurochimique est susceptible à le susciter en moi? Le « système », aussi performant soit-il, nécessite « l'objet ». Pourquoi en serait-il autrement pour notre goût d'absolu? De telles réflexions pseudo-scientifiques ne sont-elles pas en définitive le fruit d'esprits obscurcis par le souhait d'occulter toute recherche métaphysique, d'éliminer l' « Esprit » – comme le dit si bien Changeux– et ce, à n'importe quel prix ?

¹⁷ A. Gesché, *L'espérance d'Éternité, La Foi et le Temps*, t. 17, 1987, p. 395.